

## BLONDEL DE NESLE ET RICHARD COEUR DE LION: HISTOIRE D'UNE LÉGENDE

Yvan G. Lepage

Richard Coeur de Lion, comte de Poitiers, duc d'Aquitaine et roi d'Angleterre (1189-1199), domine la fin du XII<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup> Encore adolescent, sa réputation était telle qu'il passait pour l'un des meilleurs guerriers de son temps; sa longue lutte contre Saladin, en Terre Sainte, contribuera à faire croître cette renommée. Il émanait de toute sa personne un je ne sais quoi d'indéfinissable que l'on appellerait aujourd'hui "charisme," ce qui explique que la légende se soit emparée de lui de son vivant et qu'on l'ait considéré comme le prototype même du chevalier médiéval, du moins jusqu'à Saint Louis. Mais Richard n'est pas qu'un guerrier ou un sportif, c'est aussi un esthète, extrêmement sensible au luxe des vêtements et à la splendeur des cérémonies. Protecteur de troubadours et de trouvères, il s'adonna lui-même à la musique et à la poésie, en digne héritier d'Aliénor d'Aquitaine et de Guillaume IX de Poitiers.

La célébrité du roi Richard n'a d'égale que l'obscurité qui enveloppe le trouvère Blondel de Nesle. Rien de plus dissemblable, à prime abord, que ces deux personnages; et pourtant, la légende les a à jamais unis. Nous essaierons de savoir pourquoi.

Mais d'abord, que sait-on de Blondel de Nesle? Nos connaissances se résument à peu de choses: quelques faits, certaines conjectures, des témoignages et une légende fameuse, à laquelle nous venons de faire allusion. Nous allons passer tout cela en revue et voir quelle image s'en dégage.

Blondel est l'auteur réel ou supposé d'une trentaine de chansons courtoises qu'on peut lire dans les chansonniers français des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Elles y sont attribuées à *Blondiaus / Blondeaus* ou *Blondel* (au cas-régime), et c'est ainsi qu'il se nomme lui-même dans dix de ses chansons. Par ailleurs, certains manuscrits précisent qu'il était originaire de *Neele* ou *Niele*,<sup>2</sup> c'est-à-dire de Nesle, petite ville de la Somme, sise entre Péronne et Saint-Quentin.

Notre trouvère adresse deux de ses chansons "signées" à *Quennes / Quennon*,<sup>3</sup> c'est-à-dire Conon de Béthune, et une troisième, "signée" également, à *Gasses*,<sup>4</sup> à savoir Gace Brulé. Ces dédicaces, fort précieuses, nous permettent de situer Blondel parmi les premiers trouvères, ces poètes de l'"école provençalisante"<sup>5</sup> qui ont été actifs à partir de 1175/1180 et parmi lesquels on compte, outre Gace et Conon, le célèbre Chastelain de Couci.<sup>6</sup> Ces trouvères, les plus grands de leur génération, ont entretenu des relations amicales. Leur cercle s'est même élargi jusqu'à englober d'autres poètes de moindre envergure: Huon d'Oisi,<sup>7</sup> Gilles de Vieux-Maisons,<sup>8</sup> Gautier de Dargies,<sup>9</sup> Pierre de Molins,<sup>10</sup> etc. Il n'est pas non plus douteux que certains d'entre eux, au moins, aient aussi été en contact avec des troubadours, car, comme l'a rappelé Rita Lejeune,<sup>11</sup> trouvères et troubadours ont fréquenté les mêmes cours, celles de Marie de Champagne et de sa cousine Elisabeth de Vermandois, mais aussi les cours plus bilingues encore de Geoffroi de Bretagne (†1186) et de son frère, notre Richard Coeur de Lion, comte de Poitiers, cette capitale de l'Aquitaine qui fut le berceau de la lyrique médiévale. Là ont pu se côtoyer Gace Brulé et Bertran de Born, Guiot de Provins, Guiraud de Calanson, Gaucelm Faidit, Conon de Béthune, Peire Vidal, Thibaut de Blaison, etc. Et Blondel de Nesle, bien entendu.

Ainsi donc, tout un groupe de trouvères en relation les uns avec les autres se dessine à la fin du XII<sup>e</sup> siècle.<sup>12</sup> Ce sont des nobles auxquels les rubricateurs donnent le titre de *messire*.<sup>13</sup> Ils fréquentent les mêmes cours -- entrant ainsi en contact avec les troubadours dont ils s'inspirent -- se citent et se dédient leurs chansons.

On voit, par exemple, "messire" Gautier de Dargies adresser deux de ses chansons à son *compainz* Gace Brulé:

*A vous le di, compainz Gasse Brullé*<sup>14</sup>  
et *Ce sachiez bien, compainz Gasse Brullé*.<sup>15</sup>

Ce trouvère du Beauvaisis devait être un ami intime de Gace pour l'appeler "compagnon." Il faut dire qu'ils étaient tous deux chevaliers et qu'en tant

qu'égaux dans la hiérarchie féodale ils pouvaient user de ce titre propre à manifester leur intimité.<sup>16</sup>

Il est temps de dire que Blondel de Nesle se sert de la même appellation de *compaignon* en s'adressant à Gace Brulé:

*Gasses, tel compaignon avez;  
Blondiaus a teus biens encontrez  
Com fausse riens li a promis.*<sup>17</sup>

Ce "ton familier d'un égal"<sup>18</sup> est également celui qu'il emprunte avec Conon de Béthune:

*Quennes, en Blondel est nee  
L'amours, qui ja ne faudra  
Tant de mal ne li fera.*<sup>19</sup>

Dans une autre pièce, il va jusqu'à prier Conon d'exécuter sa chanson, pour l'amour de sa dame:

*Chançonete, a Quennon di  
Que Blondiaus a de sa dame chanté  
Et si te die pour l'amour de li.*<sup>20</sup>

On n'a pourtant pas manqué de faire remarquer que Blondel n'a jamais droit au titre de *messire* dans les chansonniers, ce qui prouverait qu'il n'appartenait pas à la noble famille de Nesle.<sup>21</sup> Mais comment expliquer alors qu'il se soit comporté en égal vis-à-vis de "messeigneurs" Gace et Conon? Simple convention littéraire? Holger Petersen Dyggve n'en croit rien. Pour lui, si Blondel n'était pas noble, il ne pourrait pas s'adresser à Gace Brulé sans lui décerner le titre de *messire*;<sup>22</sup> or il l'appelle *compaignon*: c'est donc qu'il est de noble origine, comme Gautier de Dargies. De là à conclure que "Blondel" n'est qu'un surnom, il n'y avait qu'un pas, que H. Petersen Dyggve n'a pas hésité à franchir, identifiant du même coup notre trouvère avec Jehan II, seigneur de Nesle et châtelain de Bruges.<sup>23</sup>

Que penser de cette conjecture?

Grâce à l'admirable étude que William M. Newman a consacrée naguère aux seigneurs de Nesle,<sup>24</sup> nous savons que Jehan II succéda à son père Jehan Ier vers 1200, année où il se croisa, comme son compatriote et ami, le trouvère Conon de Béthune. Tous deux étaient en effet au service de l'un des principaux chefs de la quatrième croisade, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut,

Conon lui servant de messenger pendant que Jehan II était l'un des capitaines de sa flotte.<sup>25</sup> Ce dernier rentra en Picardie en avril 1205, un an après que son suzerain eut été élu empereur de Constantinople.<sup>26</sup>

Serviteur "très fidèle et énergique de Philippe Auguste,"<sup>27</sup> Jehan II fut "l'un des chefs du parti français dans la lutte entre le roi d'Angleterre et le roi de France."<sup>28</sup> Il participa à la bataille de Bouvines (1214) et devint, à partir de 1224, l'un des grands barons de la cour de France, et ce jusqu'à sa mort, survenue au plus tard en janvier 1240.<sup>29</sup> On peut penser qu'il a dû naître vers 1175/1180, si bien qu'il paraît difficile de voir notre trouvère Blondel (dont la légende fera un ménestrel du roi Richard 1<sup>er</sup> d'Angleterre, ennemi mortel de Philippe Auguste) en ce seigneur picard, actif à partir de 1200 et dévoué toute sa vie à la monarchie française. Ni les dates ni les rôles ne concordent. Blondel est le contemporain et l'ami du "trouvère" Conon de Béthune (1175/1180-1200), tandis que l'activité du jeune croisé Jehan II de Nesle correspond au début de la période diplomatique et orientale du même Conon (1200-1219/1220).

Peut-être alors H. Petersen Dyggve aurait-il dû songer à Jehan 1<sup>er</sup> de Nesle?<sup>30</sup> Mais on ne sait pas grand-chose de ce personnage. Il succéda à son frère aîné en avril 1180,<sup>31</sup> participa à la troisième croisade, rentra en Picardie avant le 19 septembre 1195 et mourut un 14 juillet, entre 1197 et 1200.<sup>32</sup> On retiendra que Jehan 1<sup>er</sup> dut combattre, en Terre Sainte, sous les ordres de Richard Coeur de Lion, ce dernier étant devenu chef suprême des croisés après le départ précipité de Philippe Auguste, en août 1191.<sup>33</sup> Le seigneur de Nesle et le roi d'Angleterre ont alors eu l'occasion de se connaître, s'ils ne se connaissaient déjà. Ils devaient avoir sensiblement le même âge, et comme ils moururent tous deux à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, ils furent exactement contemporains.

Si donc, comme le conjecture H. Petersen Dyggve, "Blondel" est le surnom d'un seigneur de Nesle célèbre pour sa beauté et ses cheveux blonds,<sup>34</sup> c'est à Jehan 1<sup>er</sup>, plutôt qu'à son fils Jehan II, qu'il semblerait le mieux s'appliquer.

Et cela nous amène maintenant à évoquer les témoignages posthumes dont Blondel a été l'objet.

Sans atteindre à la notoriété de son ami Gace, "modèle vénéré des générations suivantes,"<sup>35</sup> Blondel n'en a pas moins été honoré comme le type même du parfait amant. Eustache le Peintre de Reims, trouvère de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, en témoigne déjà éloquemment, lui qui met Blondel sur un pied d'égalité avec Tristan -- le parangon des fins amants -- et avec le Chastelain de Couci, le légendaire héros au coeur mangé:

*Onques Tristans n'ama de tel maniere,  
Li Chastelains ne Blondiaus autresi,  
Comme j'ai fet, tres douce dame chiere.*<sup>36</sup>

La célébrité de Blondel se mesure encore mieux quand on examine la tradition manuscrite de son oeuvre, d'une part, et les imitations, d'autre part, auxquelles ses chansons ont donné lieu.

Comme le note Theodore Karp, les oeuvres de Blondel sont parmi les plus répandues de tout le répertoire lyrique de langue d'oïl, certaines de ses vingt-trois chansons considérées comme authentiques ayant été transmises par au moins dix manuscrits.<sup>37</sup> Il s'agit là, à n'en pas douter, d'une preuve irréfutable de l'estime dans laquelle on a tenu cette oeuvre au XIIIe et au XIVE siècle.

Par ailleurs, ainsi que le précise le même critique, certaines chansons de Blondel ont servi de modèles, d'autres trouvères, aussi bien pieux que profanes, s'étant inspirés de leur mélodie ou de leur structure pour composer leurs propres oeuvres.<sup>38</sup> Sa renommée allait même franchir les limites de la France pour pénétrer en pays germanique. C'est ainsi que sa chanson *Bien doit chanter cui fine Amours adrece*,<sup>39</sup> déjà imitée trois fois en français, aurait aussi inspiré le minnesänger Ulrich von Gutenberg pour la composition de son lied *Ich hôrte wol ein merlîkin singen*.<sup>40</sup>

Une riche tradition manuscrite couplée avec une fortune littéraire enviable, voilà de quoi asseoir la réputation d'un poète et lui assurer la gloire. Bien sûr, l'oeuvre de Blondel ne brille pas des mêmes feux que celles, éminentes, de son "compagnon" Gace Brulé et de leur illustrissime successeur Thibaut de Champagne. Mais le destin, qui n'est pas avare, allait tout de même conférer l'immortalité à Blondel de Nesle en attachant son nom à une émouvante légende, qu'il est maintenant temps de retracer. Et Blondel n'aura plus rien à envier à son contemporain, le Chastelain de Couci.<sup>41</sup>

Vers 1260, un ménestrel anonyme, habitant sans doute Reims, la ville du sacre des rois de France, composa une espèce de chronique universelle, recueil de récits mi-historiques, mi-légendaires ayant trait aux événements qui s'étaient produits au cours d'une longue période allant de Louis VI le Gros à Louis IX, le roi alors régnant.<sup>42</sup>

Aliénor d'Aquitaine y apparaît sous les traits d'une fort méchante femme, et son mari, le roi Henri II d'Angleterre, n'y est guère mieux traité. Mais à l'égard de leur fils, Richard Cœur de Lion, l'attitude de notre ménestrel est plus ambiguë. S'il est évident qu'il admire Richard, il n'hésite cependant pas à travestir les faits pour donner, en bon "patriote,"

le beau rôle à Philippe Auguste, lors de la troisième croisade. Pendant que Richard aurait fait du "tourisme" dans l'île de Chypre, se divertissant en compagnie des dames,<sup>43</sup> son suzerain se serait emparé d'Acce, mettant l'armée de Saladin en déroutte . . . Et voilà comment on usurpe une gloire dont Richard seul s'était pourtant montré digne!

De dépit, Richard tente alors d'empoisonner son suzerain. Malade, Philippe Auguste rentre en France, suivi de peu par Richard. Et c'est alors que se place l'épisode, fameux entre tous, de la captivité de Richard Coeur de Lion, tombé aux mains de son ennemi le duc d'Autriche et enfermé dans un château, à l'insu de tous.

Les chroniqueurs, gens fiables, nous apprennent qu'il s'agissait du château de Dürrenstein et que cela se passait aux environs du 20 décembre 1192. Aliénor d'Aquitaine en fut informée dans les huit jours; son coeur de mère en saigna de colère et de douleur, ainsi qu'il appert à la lecture de la violente lettre qu'elle adressa au pape Célestin III (1191-1198). Les grands justiciers d'Angleterre envoyèrent aussitôt les abbés de Boxley et de Robertsbridge à la recherche du roi. Entre-temps, Richard avait été transféré sous la garde de l'Empereur Henri VI, suzerain du duc Léopold d'Autriche. Alors l'évêque de Bath reçut pour mission de négocier la libération du roi. On discuta longtemps. Richard, lui, s'impatientait. Enfermé au château de Trifels, il adressa à sa soeur utérine Marie de Champagne la célèbre rotruenge dans laquelle il se plaint de ce que ses sujets et ses amis l'abandonnent à son sort. Cette chanson a dû être écrite au sortir de l'hiver 1192-1193, puisque Richard y déclare expressément ne pas vouloir passer un second hiver en prison:

*Ja nuls hons pris ne dira sa raison  
Adroitement s'ensi com dolans non;  
Mais par confort puet il faire chançon.  
Molt ai d'amis, mais povre sont li don:  
Honte en auront se por ma reançon  
Sui ces .II. ivers pris!*<sup>44</sup>

C'est qu'on mit du temps, en Angleterre, pour amasser l'énorme rançon qu'exigeaient les geôliers pour l'élargissement de leur prestigieux prisonnier. Si bien que ce que craignait Richard ne manqua pas d'arriver, et il ne fut libéré qu'en février 1194.

Les événements qu'on vient de résumer, pour extraordinaires qu'ils soient, n'en sont pas moins authentiques.<sup>45</sup> Tels quels, ils ont dû frapper

l'imagination des contemporains et des générations qui suivirent, si bien que le récit qu'en fit le Ménestrel de Reims quelque soixante-dix années plus tard, s'il transforme certes les faits, ne les rend pas pour autant méconnaissables.

Outre le fait que les treize ou quatorze mois de captivité de Richard se sont prolongés jusqu'à devenir quatre ans, l'élément le plus neuf et le plus étonnant qui se soit introduit dans le récit, est sans contredit la présence de notre trouvère Blondel. C'est lui, en effet, qui partit à la recherche de Richard, par loyauté envers celui qui l'avait accueilli tout enfant à sa cour, où il avait longtemps occupé les fonctions de ménestrel:

*Si avint qu'il [li rois] avoit longuement tenu .I. menestrel  
qui nés estoit deviers Artois, et avoit a nom Blondiaus. Cius  
afferma en soi qu'il querroit son signeur par toutes terres tant  
qu'il l'auroit trové ou qu'il en oroit novieles.*<sup>46</sup>

Grâce à une chanson que le roi et son ménestrel avaient autrefois composée ensemble et qu'ils étaient les seuls à connaître, Blondel finit par retrouver la trace de Richard en Autriche. Alors, dès qu'il le put, il gagna l'Angleterre et en informa les barons et les amis du roi. Sa mission une fois accomplie, Blondel disparaît et le récit ne parle plus de lui.

Cette légende allait obtenir un succès considérable. Reprise plusieurs fois aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles,<sup>47</sup> elle trouva un nouveau souffle, en 1581, quand le philologue Claude Fauchet y fit écho dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise*.<sup>48</sup> Mais pour la première fois était établie une distinction entre "Blondiaux," le ménestrel de Richard Coeur de Lion, et le trouvère "Blondiaux de Nesle," auteur de chansons d'amour,<sup>49</sup> distinction maintenue par l'abbé de Larue,<sup>50</sup> mais que le premier éditeur de l'oeuvre de Blondel, Prosper Tarbé, combattit vigoureusement. Pour ce dernier, en effet, "le poète et l'ami [du roi Richard] ne font qu'un."<sup>51</sup>

Poète lui-même, Richard Coeur de Lion s'intéressa toujours vivement à la musique et à la poésie, et cela contrebalançait ce que son caractère avait de "violent et [de] passionné."<sup>52</sup> Ainsi s'explique qu'il ait eu l'habitude de s'entourer de ménestrels (troubadours et trouvères) et de jongleurs. Leur présence lui importait au point qu'ils durent même le suivre à la croisade, où ils égayèrent les moments d'inactivité de leur royal protecteur. Il y prit même plaisir, un jour, à écouter une chanteuse sarrasine, délicate attention du frère de Saladin, venu négocier avec le chef suprême des Croisés.<sup>53</sup>

Blondel prit-il part à la troisième croisade, à l'exemple de son ami Conon de Béthune? On n'en sait rien. Connaissait-il Richard Coeur de Lion? On n'en sait rien non plus. Mais on peut le conjecturer, surtout si l'on admet que Blondel n'est autre que Jehan 1<sup>er</sup> de Nesle.

Quoi qu'il en soit, quelqu'un, un jour, aurait inventé ou colporté ce récit afin de rendre hommage aussi bien à Blondel de Nesle qu'à Richard Coeur de Lion, modèle achevé du chevalier, auréolé du prestige du Croisé, et généreux protecteur des poètes et des musiciens. S'il ne l'a pas lui-même créée, l'anonyme Ménéstrel de Reims aurait au moins transmis cette belle légende, qui devait lier à jamais le nom de Blondel à celui de Richard.

Il ne paraît pas douteux que le "Blondiaus" du Ménéstrel de Reims ait été l'auteur des oeuvres que les chansonniers commençaient alors à recueillir, en cette seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, sous le nom de "Blondel de Neele," celui-là même que magnifiait Eustache le Peintre de Reims, le comparant à Tristan et au Chastelain de Couci. Les versions ultérieures de la légende ont cependant pu dissocier les deux personnages, le trouvère picard cédant peu à peu la place au seul ménestrel du roi Richard. C'est ainsi que dans la copie du XIV<sup>e</sup> siècle de la *Chronique de Flandre*, qu'on lit dans le manuscrit B.N., fr. 2799,<sup>54</sup> Blondel se présente non seulement comme le ménestrel mais aussi comme le sujet de Richard, puisque l'auteur de cette version a préféré le faire naître en Normandie<sup>55</sup> plutôt que "deviers Artois." Mais le plus curieux, c'est qu'il lui ait donné le nom de "Jehan Blondel." Que signifie cette variante? Qu'on ne savait plus, au XIV<sup>e</sup> siècle, que "Blondiaus" s'appelait Blondel de Nesle? Dissociation parfaitement compréhensible, du reste, pour qui ne s'intéresse qu'à la légende, comme c'est peut-être le cas de notre chroniqueur. On peut aussi avancer une autre hypothèse, suivant laquelle le même chroniqueur aurait confondu Blondel avec Jehan 1<sup>er</sup> de Nesle, dont on sait qu'il participa à la troisième croisade, en même temps que Richard Coeur de Lion. Cette hypothèse entre toutefois en contradiction avec l'origine prétendument normande de "Jehan Blondel," alors que Jehan 1<sup>er</sup> est un seigneur picard, mais l'objection n'est pas forcément dirimante, car rien ne prouve que notre chroniqueur y ait été sensible, lui qui ne mentionne pas Nesle. Il est étrange, en tout cas, qu'aucun biographe n'ait (à notre connaissance) fait appel à ce texte pour tenter d'identifier Blondel. H. Petersen Dyggve, qui affirme, comme on l'a vu, que Blondel appartenait à l'illustre famille seigneuriale de Nesle,<sup>56</sup> aurait pu se fonder sur une aussi ancienne attestation.

Fort de l'autorité de ce grand médiéviste, on ne doute plus guère, de nos jours, de cette identification. Et c'est ainsi que dans un récent



ouvrage de vulgarisation, on lit:

C'est alors [après qu'Aliénor eut appris la captivité de son fils] que naît la légende de Blondel. Ce chevalier d'Artois, Jean de Nesles, connu pour sa beauté et sa chevelure blonde [57] (d'où son surnom) vouait à Richard un véritable culte. Trouvère, il avait composé des pièces appréciées par le souverain. Lui aussi s'était lancé à la recherche du royal prisonnier. Affabulation ou non, l'anecdote mérite d'être contée. Après des semaines d'errances, le poète, découragé, se reposait sur les bords du Danube, à Durrenstein, quand, soudain, avec stupeur, avec une joie incrédule, il entendit les premiers mots d'une romance, lancés d'une voix forte qui semblait venir de la forteresse:

"Personne, charmante dame . . ."

Il n'y avait pas à s'y tromper, le texte en langue d'oc [sic], l'accent très reconnaissable, le ton joyeux et désinvolte, tout désignait Richard Coeur de Lion.

Blondel, aussitôt, reprit:

"Personne, charmante Dame,

Ne peut vous voir sans vous aimer."

Et les deux poètes de dialoguer en vers, d'une rive à l'autre du Danube.<sup>58</sup>

On ne reconnaît exactement aucune des nombreuses versions ou variantes de la légende de Blondel dans le récit qu'on vient de parcourir. Puisant aussi bien dans l'histoire que dans les divers récits légendaires, Huguette Pirotte crée une nouvelle variation sur un thème plus que sept fois centenaire.

Dans la légende, Richard est emprisonné dans un château parfois anonyme, parfois appelé "Frisac" ou "Brisac;" l'histoire nous apprend qu'il s'agissait du château de Durrenstein.<sup>59</sup> Tantôt -- comme ici<sup>60</sup> -- c'est Richard qui aperçoit Blondel et qui entonne une chanson qu'ils avaient faite ensemble, tantôt c'est l'inverse,<sup>61</sup> mais jamais on ne nous donne le texte de cette chanson. Jamais, du moins jusqu'à la parution, en 1705, du roman de Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon, *La Tour ténébreuse* . . .<sup>62</sup> Cette "composition fantastique"<sup>63</sup> repose sur la narration de Claude Fauchet, dont il a été question plus haut, mais elle prend avec lui beaucoup de libertés, ce qui a fait dire à Prosper Tarbé -- lequel croyait dur comme fer à l'authenticité du récit du Ménestrel de Reims -- que ce roman avait "fait tort à la biographie sérieuse de Blondel."<sup>64</sup>

C'est à Mademoiselle L'Héritier que revient l'honneur -- si l'on peut dire -- d'avoir, pour la première fois, donné le texte de la chanson à laquelle Huguette Pirotte semble faire écho. Qui plus est, cette chanson est en langue d'oc; en voici les premiers vers:

*Donna, vostra beutas*  
*E las bellas faissos*  
*Els bels oïls amoros . . .*

Jules Brakelmann pensait que l'attribution de ces vers à Richard était "d'une authenticité plus que douteuse."<sup>65</sup> Il avait raison, car, comme l'a montré Alfred Jeanroy, dans son compte rendu de l'édition que Leo Wiese a donnée des oeuvres de Blondel,<sup>66</sup> cette strophe est extraite d'une chanson de Blacatz, troubadour du XIII<sup>e</sup> siècle,<sup>67</sup> et Mademoiselle L'Héritier l'a "copiée sur le ms. I qui, dès lors [au début du XVIII<sup>e</sup> siècle], faisait partie de la Bibliothèque du Roi."<sup>68</sup>

Dans *la Tour ténébreuse*, Richard est enfermé au Château de Lintz, qui donne aussi sur le Danube, mais c'est Blondel qui entonne la chanson en langue d'oc dont on vient de parler. Il en chante le début et le roi les derniers vers. Ce n'est donc pas là ce qu'on peut appeler un dialogue en vers, "d'une rive à l'autre du Danube."

Le château de Lintz en Autriche sert également de prison pour le roi d'Angleterre, dans *Richard Cœur de Lion*, comédie en trois actes de Sedaine, mise en musique par André Grétry, et représentée pour la première fois, à Paris, le 21 octobre 1784.<sup>69</sup> Cela n'a rien d'étonnant puisque, pour écrire sa pièce, Sedaine s'était inspiré de l'analyse que la *Bibliothèque universelle des Romans* avait donnée, en juillet 1776, de *la Tour ténébreuse*.<sup>70</sup> Pour le reste, le dramaturge n'a pas craint de faire appel à son imagination, qu'il avait fort riche. Blondel, écuyer de Richard, y est curieusement représenté sous les traits d'un homme âgé, feignant la cécité afin de pouvoir parvenir plus facilement jusqu'au roi. Survient Marguerite, "comtesse de Flandre et d'Artois," partie elle aussi à la recherche de Richard, son "amant." Après bien des péripéties et force chansons, dont une "romance" qui permet à Richard de reconnaître son écuyer,<sup>71</sup> la forteresse de Lintz est prise d'assaut, le roi délivré, et le vieux et fidèle serviteur Blondel récompensé selon son mérite.

L'une des scènes de la pièce nous apprend que Blondel a accompagné Richard en Palestine. "Ces méchants Sarrasins, affirme-t-il, m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyant."<sup>72</sup> Or, la Palestine constitue

le cadre du *Talisman* (1825), ce roman historique de Walter Scott consacré à la croisade de Richard Coeur de Lion.<sup>73</sup> Le romancier écossais n'a pas manqué d'y introduire Blondel, le ménestrel favori du roi, et, pour ne pas être en reste, il lui fait chanter un lai, *The Bloody Vest*,<sup>74</sup> récit d'un amour tragique. Mais il n'a pas cru bon de reprendre à son compte l'épisode de la captivité de Richard. Il se contente de nous montrer "le prince et le poète sous le ciel de la Palestine, unis par les liens du coeur et de l'esprit."<sup>75</sup>

L'histoire de notre légende ne prend cependant pas fin ici. C'est dans l'Allemagne romantique qu'elle devait en effet connaître son dernier avatar: Johann Gabriel Seidl (1804-1875) en fit une ballade, que Robert Schumann mit en musique.<sup>76</sup> Le trouvère Blondel ne s'attendait sans doute pas à être un jour l'objet d'une ballade, mais il en aurait certes été flatté.

Ainsi s'achève notre essai de reconstitution, à partir d'éléments épars, du portrait de Blondel de Nesle. Nous avons examiné les pièces disparates que l'histoire aussi bien que la légende nous ont transmises comme autant d'alluvions aptes, une fois rassemblées, à redonner vie à ce qui paraissait jusque-là désespérément inerte. Nous espérons ainsi avoir contribué à mieux faire connaître ce trouvère picard de la fin du XIIe siècle, ce contemporain de Richard Coeur de Lion, en le dégagant de la gangue dans laquelle les siècles de récits légendaires avaient fini par l'étouffer. Certes, tout n'est pas encore net dans ce portrait que nous avons tenté de reconstituer, et des incertitudes ou des ambiguïtés demeurent. Par exemple, comment Blondel, s'il n'est pas leur égal dans la hiérarchie sociale, peut-il interpellier Conon de Béthune et Gace Brulé sans faire précéder leurs noms du titre de *messire*? La confrérie dans l'ordre de la poésie compense-t-elle l'inégalité dans l'ordre féodal? Ou faut-il voir en Blondel un simple surnom désignant Jehan I<sup>er</sup> de Nesle, châtelain de Bruges? Il paraît impossible de répondre à ces questions d'une manière définitive en l'état actuel de nos connaissances.

Et cependant, l'examen des témoignages posthumes dont Blondel a été l'objet montre qu'ils ne comportent pas que des extravagances.

Eustache le Peintre de Reims avait salué en Blondel l'amant parfait, le martyr d'amour; le Ménestrel de Reims glorifie à son tour le musicien et le serviteur dévoué de Richard Coeur de Lion.

Ces deux admirateurs de Blondel nous suggèrent une dernière réflexion: notre trouvère avait-il donc laissé en Champagne un souvenir si beau et si vivant que deux Rémois lui aient rendu pareil hommage au XIIIe siècle? La Champagne, il est peut-être opportun de le rappeler, était le fief de la

comtesse Marie, à qui la rotruenge de Richard est dédiée et qui fut la protectrice de bien des trouvères, et de Gace Brulé en particulier. Peut-être Blondel, "compagnon" de Gace, vécut-il lui aussi un temps auprès de la Comtesse, comme il aurait pu fréquenter la cour de Richard et le suivre à la croisade? Et si Blondel n'est autre que Jehan 1<sup>er</sup> de Nesle -- comme paraît bien le confirmer le nom de "Jehan Blondel" que lui donne la chronique du XI<sup>Ve</sup> siècle --, alors nous sommes sûrs qu'il a bel et bien combattu en Terre Sainte aux côtés de Richard Coeur de Lion. On comprendrait mieux, dans ce cas, que la fameuse légende se soit attachée au nom de "Blondel," surnom d'un trouvère et d'un croisé appartenant à la noblesse, mais plus célèbre comme musicien et poète, auprès des diverses cours, que comme seigneur de Nesle et châtelain de Bruges. Au lieu de la contredire, la fiction viendrait ainsi étayer la réalité.

Université d'Ottawa

#### NOTES

\* This paper originated at the fourteenth annual Ottawa-Carleton Mediaeval-Renaissance Symposium.

<sup>1</sup> La meilleure biographie de Richard Coeur de Lion reste celle de Kate Norgate, *Richard the Lion Heart* (New York 1924, réimpr. 1969). On pourra aussi consulter Philip Henderson, *Richard Coeur de Lion! A Biography* (Westport, Conn. 1976, 1ère éd. 1959); John T. Appleby, *England without Richard, 1189-1199* (London 1965); et John Gillingham, *The Life and Times of Richard I* (London 1973). En ce qui a trait aux nombreuses légendes qui se sont attachées à Richard, fils d'Aliénor d'Aquitaine et d'Henri Plantagenet, voir, faute de mieux, le très imparfait ouvrage de Bradford B. Broughton, *The Legends of King Richard I Coeur de Lion* (La Haye-Paris 1966).

<sup>2</sup> Il s'agit des chansonniers a (Vaticano, Reg. lat. 1490), K (Paris, Bibl. de l'Arsenal 5198), N (Paris, B.N., fr. 845), P (Paris, B.N., fr. 847), X (Paris, B.N., n. acq. fr. 1050) et C (Bern, Bürgerbibliothek 389). Dans ce dernier, notre trouvère est une fois appelé "Blondels de Noielle" (fol. 198).

<sup>3</sup> Chansons VIII et XI de l'édition Leo Wiese, *Die Lieder des Blondel de Nesle. Kritische Ausgabe nach allen handschriften* (Dresden 1904). Conon de Béthune, cinquième fils de Robert V, comte de Béthune, est né vers 1150. Il nous reste de ce trouvère énergique une dizaine de chansons, composées sans doute entre 1180 et 1200, année où il se croisa une deuxième fois et où il quitta la France pour ne plus jamais revenir, puisqu'il mourut à Constantinople, en 1219 ou 1220, après y avoir exercé de hautes fonctions. Voir Axel Wallensköld, *Les Chansons de Conon de Béthune* (Paris 1968, 1ère éd. 1921).

<sup>4</sup> Chanson II de l'éd. Leo Wiese. Gace Brulé est un chevalier champenois qui, contrairement à son ami Conon de Béthune, n'a vécu, semble-t-il, que pour la poésie lyrique et l'amour. Son oeuvre est l'une des plus abondantes, avec celle de Thibaut de Champagne. Son dernier éditeur, Holger Petersen Dyggve (*Gace Brulé trouvère champenois, édition des chansons et étude historique* [Helsinki 1951]), lui attribue près de soixante-dix chansons, vraisemblablement composées entre le dernier quart du XIIe siècle (il fut l'hôte, en même temps que Bertran de Born, du comte de Bretagne, Geoffroi II (†1186), frère de Richard Coeur de Lion) et le premier quart du XIIIe siècle, donc sur une période de temps particulièrement longue. Mais ce qu'il importe de souligner, c'est que sa première période d'activité coïncide avec celle de Conon de Béthune: 1175/1180-1200.

<sup>5</sup> Voir Paul Zumthor, *Histoire littéraire de la France médiévale* (Paris 1954) 412.

<sup>6</sup> Gui, châtelain de Couci, mort en 1203, pendant la quatrième croisade. Voir Alain Lerond, *Chansons attribuées au Chastelain de Couci* (Paris 1964).

<sup>7</sup> Huon III d'Oisi, châtelain de Cambrai, mort en 1191. Auteur du *Tournoiement des dames*. "Maître" et parent de Conon de Béthune. Neveu par alliance de Marie de Champagne (voir Rita Lejeune, "Le rôle littéraire de la famille d'Aliénor," dans *Littérature et société occitane au Moyen Age*, Marche romane (Liège 1979) 457.

<sup>8</sup> Gilles de Vieux-Maisons, chevalier, trouvère (fin XIIe-début XIIIe siècle). Voir Holger Petersen Dyggve, *Trouvères et protecteurs de trouvères dans les cours seigneuriales de France, Vieux-Maisons, Membrolles, Mauvoisin, Trie, L'Isle-Adam, Nesle, Harnes* (Helsinki 1942) 48-80 (notice biographique et édition des cinq chansons de Gilles de Vieux-Maisons).

<sup>9</sup> Gautier de Dargies, chevalier, trouvère (fin XIIe-début XIIIe siècle). Voir Gautier de Dargies, *Poesie*, edizione critica a cura di Anna Maria

Raugei (Florence 1981), et Gédéon Huet, *Chansons et descorts de Gautier de Gautier de Dargies* (Paris 1912).

<sup>10</sup> Voir Holger Petersen Dyggve, "Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XIIe et XIIIe siècles," *Neuphilologische Mitteilungen* 43 (1942) 62-100 ("Pierre de Molins"). Voir aussi Theodore Karp, "Pierre II de Molins," *The New Grove Dictionary of Music and Musicians*, ed. S. Sadie, vol. 14 (London 1980) 739.

<sup>11</sup> Lejeune (à n. 7) 451 ss. Voir aussi Theodore Karp, "Gace Brulé," *The New Grove Dictionary of Music*, vol. 7, p. 71.

<sup>12</sup> Voir Roger Dragonetti, *La Technique poétique des trouvères dans la chanson courtoise* (Genève 1979, 1ère éd. Bruges 1960) 353.

<sup>13</sup> Voir Petersen Dyggve (à n. 4) 101.

<sup>14</sup> Gautier de Dargies, *Poesie*, éd. Raugei (à n. 9) chanson IV, 41. Voir aussi Huet (à n. 9) chanson I.

<sup>15</sup> Gautier de Dargies, *Poesie*, chanson IX, 41. Voir aussi Huet (à n. 9) chanson IV. "Gaces" est encore évoqué dans la chanson VII, 26 (=chanson IX de l'éd. Huet).

<sup>16</sup> Signalons que Gautier de Dargies et Richard de Fournival (1201-1260) composèrent ensemble deux jeux-partis. Voir Yvan G. Lepage, *L'Oeuvre lyrique de Richard de Fournival*, édition critique (Ottawa 1981) chansons XVII et XVIII. Voir aussi Raugei (à n. 9) chansons XXI et XXII.

<sup>17</sup> Wiese (à n. 3) chanson II, 29-31. Voir Petersen Dyggve (à n. 4) 100-1.

<sup>18</sup> Dragonetti (à n. 12) 353.

<sup>19</sup> Wiese (à n. 3) chanson VIII, 85-87.

<sup>20</sup> Wiese (à n. 3) chanson XI, 49-51.

<sup>21</sup> Wiese (à n. 3) xiv-xv. Voir aussi Prosper Tarbé, *Les Oeuvres de Blondel de Néele* (Reims 1862) 95: "Blondel était-il de la maison de Nesle? Nous n'en croyons rien. . . Les généalogistes n'en ont jamais rien dit: je pense qu'ils ont eu raison."

<sup>22</sup> On notera, à ce propos, que dans le dialogue qui s'instaure entre eux, dans la chanson XIX de l'éd. Leo Wiese, la chanson appelle l'amant-compositeur "biauz sire," titre que l'amant lui-même (hypostase de Blondel?) donne à son tour au dieu d'amour, dans la chanson XXI: "Biaus sire Deus."

<sup>23</sup> Petersen Dyggve (à n. 4) 100, et *Trouvères* (à n. 8) 231-35. L'éminent médiéviste ne manque pas de faire remarquer que "la place honorifique qu'occupent, dans certains manuscrits, les chansons de Blondel, suivant immédiatement celles de Thibaut, comte de Champagne, de messire Gasse Brulé et du Châtelain de Couci . . . [plaide] pour la thèse qu'il s'agit d'un membre de la famille seigneuriale de Nesle." Par ailleurs, le fait que "Blondel" soit "un 'petit nom', en usage dans l'intimité, et visant un détail physique . . . explique l'absence du titre [de messire]: on ne met pas un qualificatif nobiliaire devant un sobriquet" (ibid., p. 233).

<sup>24</sup> William M. Newman, *Les Seigneurs de Nesle en Picardie (XIIe-XIIIe siècle)*. *Leurs chartes et leur histoire*, 2 tomes (Paris 1971). Voir aussi Petersen Dyggve (à n. 8) 212-17 et 234-35.

<sup>25</sup> Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, éd. et trad. Edmond Faral (2e éd., Paris 1961) nos 8, 48 et 103.

<sup>26</sup> Newman (à n. 24) I, 36 ss.

<sup>27</sup> Ibid., p. 43.

<sup>28</sup> Ibid., p. 36.

<sup>29</sup> Ibid., p. 43.

<sup>30</sup> Friedrich Gennrich avait déjà avancé cette hypothèse, mais sans l'étayer, dans la notice qu'il a consacrée à Blondel de Nesle dans *Die Musik in Geschichte und Gegenwart*. *Allgemeine Enzyklopädie der Musik*, Bd I, Im Bärenreiter-Verlag (Kassel und Basel 1949) col. 1940. Pour sa part, Petersen Dyggve ne consent même pas à examiner cette hypothèse: "Si Blondel est membre de la grande famille de Nesle, lequel est-ce? Nous savons Blondel actif comme poète peu avant 1200. A cette date, Jehan I<sup>er</sup> de Nesle était déjà vieux, mais son fils aîné Jehan II de Nesle était adulte (nous le savons marié en 1202) et en âge de composer des chansons: tout porte à croire que c'est lui le Blondel des chansons lyriques" (à n. 8) 233. Mais en se fondant sur les travaux de Newman et de Petersen Dyggve lui-même, on en vient à la conclusion que Jehan I<sup>er</sup> a dû naître vers 1150. En effet, son frère cadet, Raoul de Nesle-Soissons, n'étant mort qu'en 1235 ou 1237, on ne saurait faire remonter sa naissance beaucoup plus haut que 1150. Quant à leur père, Raoul, il devait être encore jeune quand il mourut entre 1153 et 1160, puisque sa femme Gertrude vivait toujours en 1185. Ainsi, Jehan I<sup>er</sup> aurait eu environ 25 ans en 1175; c'est l'âge qu'on peut donner à Blondel, et c'est en gros l'âge de Richard Coeur de Lion, né en 1157. En revanche,

c'est tout juste si Jehan II était né en cette année 1175.

<sup>31</sup> Newman (à n. 24) I, 27 ss. Notons que Conon ne régna que de 1178 à 1180, après avoir succédé à son oncle Ives II, mort sans postérité en août 1178. Comme fils puîné, Jehan I<sup>er</sup> devait avoir tout le loisir de s'adonner à la musique et à la poésie et il ne pouvait pas s'attendre à devoir succéder à son frère, mort prématurément.

<sup>32</sup> Ibid., p. 36 et p. 64 note 21.

<sup>33</sup> Voir Norgate (à n. 1) 168-69.

<sup>34</sup> Petersen Dyggve (à n. 8) 234. Le chroniqueur Guillaume le Breton ayant déclaré que Jehan II était très beau ("*miles quidem procerus corpore et forme venustissime*"), Petersen Dyggve conclut qu'il devait avoir les cheveux blonds, "marque supérieure de la beauté" au Moyen Age; c'est ce qui expliquerait son surnom de "Blondel." Mais, hypothèse pour hypothèse, on peut aussi avancer que cette beauté et ces cheveux blonds, il les tenait de son père Jehan I<sup>er</sup>, et que c'est ce dernier qu'on surnommait Blondel.

<sup>35</sup> Petersen Dyggve (à n. 4) 171.

<sup>36</sup> Eustache le Peintre de Reims, *Cil qui chantent de flour ne de verdure* (R. 2116), vers 33-35, p.p. Arthur Langfors, "Mélanges de poésie lyrique française, V," *Romania* 58 (1932) 374. Notons, par ailleurs, que Blondel (VI, 54) et le Chastelain (III, 19) se comparent tous deux eux-mêmes à Tristan, ce qui a pu "inspirer" Eustache.

<sup>37</sup> Karp, "Blondel de Nesle," (à n. 10) vol. 2, p. 804. Il s'agit des chansons I, III, IV, V, VII, VIII et XI de l'éd. Wiese, c'est-à-dire de près du tiers de la production poétique de Blondel. D'autres de ses chansons ont été conservées dans six manuscrits ou plus: VI, IX, X et XV. Voir aussi Robert W. Linker, *A Bibliography of Old French Lyrics* (University of Mississippi 1979) 24, p. 111 ss.

<sup>38</sup> C'est ainsi que la chanson VIII de Blondel (*Quant je pluz sui en paour de ma vie*), la plus célèbre de toutes, conservée dans douze manuscrits, a été quatre fois imitée, y compris -- suprême hommage -- par le prince des trouvères, Thibaut de Champagne (*Cuens, je vous part un gieu par aatie R. 1097*), éd. Axel Wallensköld (Paris 1925) chanson XL, p. 135-37. Gilles de Vieux-Maisons cite le premier vers de cette même chanson VIII, comme il cite -- hommage amical -- Gace Brulé et le Chastelain de Couci, dans *Se per mon chant me deüsse aligier* (R. 1252. Texte dans Petersen Dyggve [à n. 8] 71). D'autres chansons de Blondel ont donné lieu à des contrafacta: voir



Gennrich, "Blondel de Nesle," (à n. 30) col. 1940, et Karp, "Blondel de Nesle" (à n. 10) vol. 2, pp. 804-5.

<sup>39</sup> Wiese (à n. 3) chanson III.

<sup>40</sup> Karp, "Blondel de Nesle" (à n. 10) vol. 2, p. 804. Voir aussi, pour le texte et la musique du *contrafactum* d'Ulrich von Gutenberg, Friedrich Gennrich, *Grundriss einer Formenlehre des mittelalterlichen Liedes als Grundlage einer musikalischen Formenlehre des Liedes* (Halle 1932) 221-22.

<sup>41</sup> On sait que le Chastelain de Couci devint, vers 1285, le héros de la célèbre légende du coeur mangé. Voir Jakemes, *Le Roman du Castelain de Couci et de la Dame de Fayel*, éd. Maurice Delbouille (Paris 1936).

<sup>42</sup> *Récits d'un ménestrel de Reims au treizième siècle*, éd. N. De Wailly (Paris 1876). Voir la traduction anglaise qu'en a donnée Edward N. Stone dans *Three Old French Chronicles of the Crusades* (University of Washington 1939) Book III: *Chronicle of Reims*, pp. 249-366 (en particulier, pour le passage concernant Blondel, pp. 275-76). L'oeuvre avait déjà été publiée deux fois au XIXe siècle, d'abord sous le titre de *Chronique de Reims* (p.p. Louis Paris, en 1837; c'est cette édition que cite Leroux De Lincy dans le récit de la captivité de Richard Coeur de Lion qu'il donne dans son *Recueil de chants historiques français* [Paris 1841] p. 50-59), puis sous le titre de *Chronique de Flandre et des Croisades* (p.p. Jean Joseph De Smet, dans le t. 3 du *Corpus Chronicorum Flandriae* [Bruxelles 1850] 571-687). Voir Leo Wiese (à n. 3) xix-xx.

<sup>43</sup> *Ménestrel de Reims*, trad. E.N. Stone, pp. 269-70. Cette accusation ne manque pas de piquant quand on sait le peu de goût que Richard avait pour les femmes, y compris pour Bérengère de Navarre, qu'il avait épousée à Chypre, précisément, en mai 1191. Toute sa vie Richard a préféré les hommes aux femmes, comme il l'a confessé publiquement à au moins deux reprises, en 1190 et 1195. Voir Norgate (à n. 1) *Richard the Lion Heart*, p. 134 et 200.

<sup>44</sup> Richard Coeur de Lion, *Rotruenge*, str. I, éd. Jules Brakelmann, *Les plus anciens chansonniers français (XIIe siècle)*. (Genève 1974, réimpr. de l'éd. de Paris, 1870-1891) 222 ss. Voir aussi Guillaume Picot, *La Poésie lyrique au Moyen Age*, t. II (Paris 1975) 16. Norgate (à n. 1) 278-79 en donne une traduction en anglais. Richard est aussi l'auteur d'un *sirventès* contre le Dauphin d'Auvergne, éd. Brakelmann (à n. 44) 224 ss.

<sup>45</sup> Voir Norgate (à n. 1) 270 ss.

<sup>46</sup> *Chronique de Reims*, éd. Louis Paris (1837) 53 (cf. Leroux De Lincy,

*Recueil de chants historiques français*, 51-52). L'édition N. De Wailly donne un texte légèrement différent, où il est précisé que Blondel fut accueilli "tout enfant" à la cour du roi: "Or avint que li rois avoit nourri un menestrel d'enfance de France qui avoit non Blondiaus" (à n. 42) 41; trad. Stone (à n. 42) p. 275: "Now it chanced that the King had brought up from childhood a certain minstrel, Blondel by name.")

<sup>47</sup> Pour le détail, voir Wiese (à n. 3) xxxi-xxxiv, et Prosper Tarbé (à n. 21) *passim*.

<sup>48</sup> Claude Fauchet, *Recueil de l'origine de la langue et poésie française* (Paris 1581, réimpr. Genève 1972) 92-93.

<sup>49</sup> *Ibid.*, pp. 92-93 (Blondiaux, ménestrel du roi Richard) et pp. 130-31 (le trouvère Blondel de Nesle).

<sup>50</sup> Abbé Gervais De Larue, *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*, t. II (Caen 1834) 325-28. De Larue affirme à la page 325, ce qui est contraire à la vérité, que "Fauchet [s'est] mépris en confondant ce poète [Blondel] avec Blondel de Nesle, et en faisant de ce dernier un Ménestrel ou Jongleur de Richard Coeur-de-Lion." Et il ajoute: "La méprise est d'autant plus évidente que Audefroy-le-Bastard et Eustache-le-Peintre, poètes du XIII<sup>e</sup> siècle, qualifient Blondel de Nesle de *Messire* et de *Monseigneur*, titres qu'on ne donne jamais à un Jongleur." Or cela est contrové: Eustache le Peintre ne fait précéder le nom de *Blondiaus* d'aucun titre, comme on l'a vu; quant à *mon seigneur de Neele*, destinataire des chansons R. 139 et R. 311 d'Audefroï le Bastart, il s'agit non pas de Blondel, mais de Jehan II, sire de Nesle et châtelain de Bruges, ainsi que l'a montré Petersen Dyggve (à n. 8) 198-99 et 225-26. Tarbé (à n. 21) xiv, relève d'autres fantaisies dans le court texte de De Larue, y compris la décision arbitraire de donner au ménestrel de Richard le prénom "Guillaume," pour le distinguer du trouvère.

<sup>51</sup> Tarbé (à n. 21) 94.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. xviii.

<sup>53</sup> Norgate (à n. 1) 199. Cela se passait le 8 novembre 1191.

<sup>54</sup> "Chronique de Flandre," *Istore et Chroniques de Flandre*, éd. Kervyn De Lettenhove (Bruxelles 1879) 74. Voir Wiese (à n. 3) xxxii-xxxiii. On pourra aussi consulter, à ce propos, Broughton (à n. 1) 126-27.

<sup>55</sup> Comme Ambroise d'Evreux, jongleur "attaché à la personne du roi Richard [et qui] célèbre ses faits et gestes à la croisade dans un poème de

12 000 vers en langue d'oïl": *Estoire de la guerre sainte*, éd. Gaston Paris (Paris 1897) trad. anglaise Stone (à n. 42) 3-160; Rita Lejeune (à n. 7) 452.

<sup>56</sup> Petersen Dyggve (à n. 4) 100, et *Trouvères* (à n. 8) 233.

<sup>57</sup> Voir Régine Pernoud, *Aliénor d'Aquitaine* (Paris 1965) 245: "C'est alors que naquit la légende du troubadour [sic] Blondel -- Blondel de Nesles -- qui se mit en route, lui aussi, pour retrouver son maître . . . . Selon certains [il s'agit en premier lieu de Petersen Dyggve (voir *supra*, note 34)] Blondel aurait été le surnom d'un chevalier artésien célèbre pour sa beauté et sa chevelure blonde, Jean II de Nesles, qui était, effectivement, un poète estimé en son temps; si bien que la légende ne serait pas sans quelque fondement." On se demande où Régine Pernoud a lu que Jehan II de Nesle "était un poète estimé en son temps. . . ." Petersen Dyggve se montre beaucoup plus prudent (à n. 8) 235.

<sup>58</sup> Huguette Pirotte, *Richard Coeur de Lion* (Paris-Gembloux 1981) 107-8.

<sup>59</sup> Norgate (à n. 1) 270-71.

<sup>60</sup> En cela, Huguette Pirotte est "fidèle" (si l'on peut dire) au récit du Ménestrel de Reims.

<sup>61</sup> Comme dans la narration de Claude Fauchet (à n. 48) 93, qui s'inspire d'une chronique du XVe siècle (Paris, B.N., fr. 5003). Voir Wiese (à n. 3) xxxiv, et Prosper Tarbé (à n. 21) 102 (et extrait de Fauchet, p. 210).

<sup>62</sup> Marie-Jeanne L'Héritier de Villandon, *La Tour ténébreuse et les jours lumineux, contes anglois accompagnés d'historiettes et tirés d'une ancienne chronique composée par Richard, surnommé Coeur de Lion, roy d'Angleterre, avec le récit de diverses aventures de ce roy* (Paris 1705) in-12. Voir Wiese (à n. 3) xxxv-xxxvii.

<sup>63</sup> Tarbé (à n. 21) 216.

<sup>64</sup> *Ibid.*

<sup>65</sup> Brakelmann (à n. 44) 195.

<sup>66</sup> Alfred Jeanroy, *Romania* 34 (1905) 329-31. Wiese cite cette même chanson, mais sans pouvoir lui non plus l'identifier (à n. 3) xxxvi.

<sup>67</sup> Blacatz, *Lo bels dous temps mi platz*, éd. Otto Soltau, dans *Zeitschrift für romanische Philologie* 23 (1899) 240. Voir A. Pillet et H. Carstens, *Bibliographie der Troubadours* (New York 1968, 1ère éd. Halle 1933), n° 97, pp. 90-92.

<sup>68</sup> Jeanroy (à n. 66) 329 note 1. Le chansonnier provençal *I* est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, fr. 854.

<sup>69</sup> Michel-Jean Sedaine, "Richard Coeur de Lion," dans *Théâtre de Sedaine* (Paris 1878) 407-57.

<sup>70</sup> Wiese (à n. 3) xxxvii.

<sup>71</sup> Sedaine (à n. 69) acte II, scène 4. Ce scénario nous est maintenant bien connu: Sedaine l'emprunte à Mademoiselle L'Héritier, qui l'avait elle-même trouvé chez Fauchet.

<sup>72</sup> Ibid., acte I, scène 5.

<sup>73</sup> Voir *Oeuvres de Walter Scott*, tome XXIII: *Richard en Palestine*, ou *le Talisman*, trad. de M. Defauconpret (Paris 1830) chap. XXVI, pp. 352-66. Richard Coeur de Lion apparaît aussi dans *Ivanhoe* (1820) et *The Betrothed* (1825).

<sup>74</sup> Voir Tarbé (à n. 21) 225 ss.

<sup>75</sup> Ibid., p. xxx.

<sup>76</sup> Robert Schumann, "Blondels Lied," op. 53: *Romanzen und Balladen*, III, 1. Composé en 1840, ce lied fut publié en 1845. Voir R. Schumann, *Sämtliche Lieder für eine singstimme mit Klavierbegleitung*, Bd I (New York-London-Frankfurt [s.d.]) 169-73.